

OCTAVE MIRBEAU - JEAN SALT

Fouillant jadis, en 1967, dans les papiers de Mirbeau conservés à la bibliothèque de l'Institut, j'ai eu l'étonnement de dénicher, parmi une liasse de chroniques journalistiques signées de son nom, une fantaisie sur Érik Satie signée d'un pseudonyme inconnu de moi, Jean Salt, sans la moindre indication de provenance. Par recoupements et déductions, j'étais arrivé à la conclusion qu'elle devait être extraite du *Journal* et avait dû paraître au milieu des années 1890. Mais c'est seulement ces derniers mois que j'ai entrepris, dans les collections du *Journal*, une recherche systématique des chroniques signées du même pseudonyme. Sans prétention à l'exhaustivité, j'en ai découvert sept, qui ont paru entre le 5 décembre 1896 et le 31 juillet 1897, en général en page 3, quand ce n'est pas carrément en page 4, c'est-à-dire fort loin du Premier-Paris auquel le grand journaliste a toujours eu droit dans le quotidien de la rue de Richelieu. Qu'est-ce à dire ? Et comment expliquer la modestie de ces contributions insoupçonnées ?

Chez Mirbeau, le recours, très fréquent, à des pseudonymes, répond à des intentions différentes selon les cas :

- Pour les volumes, les brochures et les articles qu'il a écrits comme "nègre", il va de soi qu'il ne saurait les signer de son nom, puisque, par définition, le "nègre" perd tout droit sur son oeuvre et qu'il serait accusé d'être "un voleur" s'il s'avisait de proclamer sa paternité, comme le déplorait le héros d'"Un Raté" en 1882 (1). C'est ainsi que Dugué de la Fauconnerie a signé les brochures de propagande bonapartiste rédigées par son secrétaire particulier (2), et que les "Salons" de 1874, de 1875 et de 1876, dans *L'Ordre*, ont paru sous la signature d'un fruit sec du nom d'Émile Hervet (3) ; quant aux romans et recueils de nouvelles écrits pour le compte d'André Bertéra et de Dora Melegari, on sait qu'ils ont été publiés sous les noms d'Alain Bauquenne et de Forsan (4).

- Une deuxième série de pseudonymes est liée aux conditions dans lesquelles les "prolétaires de lettres" que sont les journalistes sont amenés à travailler. Bien souvent, dans les quotidiens de l'époque, il existait des chroniques spécialisées signées d'un pseudonyme collectif utilisé à tour de rôle par différents collaborateurs. Ainsi en était-il, par exemple, de "la Journée parisienne" du *Gaulois*, signée Tout-Paris. De l'automne 1879 à janvier 1881, Mirbeau a rédigé la majorité d'entre elles, aisément reconnaissables (5), mais nombre d'autres ont été l'oeuvre d'une "petite équipe" de plumitifs occasionnels. Il en était de même à *Paris-Journal*, où le pseudonyme était de rigueur ; il y avait repris celui de Daniel René, utilisé naguère par Anatole Claveau, ce qui ne l'empêchait pas, selon toute vraisemblance, de rédiger de temps à autre, pour Henri de Pène, des chroniques signées Raimond... Tantôt il s'agissait de préserver l'anonymat de la rédaction et de la mettre à l'abri des inquisitions policières autant que des vengeances des particuliers pris à parti (6). Tantôt il convenait de multiplier les signatures pour faire croire que l'équipe était beaucoup plus étoffée qu'elle ne l'était en réalité (ainsi Mirbeau a-t-il signé Auguste, pseudonyme transparent, la rubrique dramatique des *Grimaces* en 1883). Tantôt encore le pseudonyme était choisi en fonction du type de chronique et servait à donner le *la* : ainsi en est-il de Montjoyeux, auquel Mirbeau a voulu opposer le pseudonyme de Montrevêche, dans *L'Événement*, en 1884 (7).

- D'autres fois, le choix du pseudonyme participait d'une mystification délibérée. Ainsi en est-il des étonnantes *Lettres de l'Inde* qu'il a fait paraître en 1885 sous la signature de Nirvana, d'abord dans les colonnes du *Gaulois*, ensuite dans celles du très sérieux et austère *Journal des débats*, lors même qu'il n'avait jamais mis les pieds en Inde et se contentait de mettre en forme les rapports expédiés d'Orient par son commanditaire François Deloncle (8). Il en est de même pour Demiton, pseudo-Prix de Rome, qui signe un compte rendu du Salon de 1882 dans les colonnes de *Paris-Journal* (9).

- D'autres fois encore, on a l'impression que le pseudonyme est, pour notre polémiste, un moyen bien commode de camoufler effectivement sa signature par souci d'efficacité. De fait, sa réputation d'exagération ou de provocation est si bien enracinée dans une partie du lectorat qu'elle devient un handicap : nombre de gens, en découvrant sa signature, commencent par se blinder, ou à

proclamer très haut, parodiant Mallarmé, "*le sortilège bu / dans le flot sans honneur de quelque frénétisme*", à moins qu'ils ne décident carrément de boycotter sa chronique. En leur proposant des articles sous des signatures nouvelles, il a davantage de chances d'être lu sans *a priori* par des lecteurs non prévenus. C'est ainsi qu'il convient d'expliquer, par exemple, le recours au pseudonyme de Jean Maure dans les douze premiers articles qu'il donne au *Journal*, fin 1892 : à la faveur de cet anonymat protecteur, il se permet même de débiter sur les femmes, à l'insu de son acariâtre épouse, des horreurs qu'il se garderait bien de lui dire en face... (10)

Pour ce qui est des fantaisistes chroniques signées Jean Salt, il ne s'agit visiblement ni de négritude (cela fait dix ans qu'il n'écrit plus que pour lui), ni de pseudonymes imposés par la rédaction du *Journal* (Mirbeau est désormais son seul maître), ni de mystification *stricto sensu*, dans la mesure où il ne viendrait à personne l'idée de prendre les récits au premier degré - alors que les "Notes de voyage" signées Jacques Celte, qui paraissent à la même époque (11), renouent avec l'inspiration des *Lettres de l'Inde* en se présentant comme de très sérieuses relations de voyages. Reste donc la quatrième hypothèse : le souci de préserver son anonymat. Il est plausible d'y déceler deux préoccupations : d'une part, il ne tient sans doute pas à se mettre à dos des écrivains avec qui il entretient des relations de courtoisie, tels que Henri de Régnier, Francis-Vielé-Griffin, Jean Dolent ou Victorien Sardou, voire Jean Moréas et Jules Claretie ; d'autre part, il est trop exigeant pour ne pas éprouver quelque gêne à signer des fantaisies qui sont, certes, plaisantes, mais qui doivent lui paraître bien peu sérieuses pour un écrivain de sa trempe (12).

Cette deuxième préoccupation, me semble-t-il, est doublement révélatrice.

D'abord, il n'est pas exclu qu'il ne voie dans ces chroniques torchées à la va vite qu'une vulgaire littérature alimentaire, expédiée avec dégoût, à une époque où, faute d'avoir publié aucun roman depuis *Sébastien Roch*, paru sept ans plus tôt, il ne peut compter que sur ses piges et doit avoir quelques problèmes pour boucler son mois sans se faire entretenir par Alice.

Ensuite, il est bien possible qu'il ait conscience de recourir, dans quelques uns de ces textes, à un procédé trop facile pour être honnête : le pastiche. De même que, fin 1890, il a commencé à jouer "*sur le clavier de Maeterlinck*" dans ses *Dialogues tristes* de *L'Écho de Paris*, comme le lui faisait discrètement observer "*le divin Mallarmé*" (13), de même il joue ici sur le clavier de son ami Alphonse Allais, avec lequel il se sent alors en particulière communion d'esprit, comme en témoigne précisément "*Curieux effets de la science*" (14).

Faut-il en conclure que ces textes, bâclés pour arrondir à bon compte ses fins de mois, et avec la honte de sombrer dans la facilité du procédé, quand ce n'est pas de tirer à la ligne comme le premier pisse-copie venu (15), sont dénués de tout intérêt ? Certes non, et rien de ce qu'a pu écrire le grand écrivain ne saurait être indifférent. Car, même quand il s'avance masqué, c'est toujours son tempérament que l'on retrouve, ce sont ses préoccupations, ce sont les traits caractéristiques de son style reconnaissable entre tous ; et les fantaisies les plus débridées ne sont pas pour autant totalement gratuites. Ainsi, dans les premières, il renoue avec l'inspiration de nombre de ses chroniques artistiques ou littéraires du *Journal*, où il tourne en dérision les représentants du symbolisme, en littérature et dans les beaux-arts, ne voyant en eux que des mystificateurs de la plus belle eau, quand ce ne sont pas, comme Henri de Régnier, de sages gestionnaires d'une carrière entièrement orientée vers l'Académie. Il daube également "*l'abrégatif*" Jean Dolent, dont les notes platement juxtaposées lui paraissent également une mystification, conduisant la littérature dans une impasse, et, à l'autre extrême du champ littéraire, l'industriel de la scène Victorien Sardou, qui fait argent de tout, qui n'a pas de style, et qui n'a du monde que la vision conventionnelle d'un théâtre sans âme, et le prolifique et intarissable Jules Claretie, qui écrit comme un pied - au sens littéral de l'expression ! Dans la cinquième, sous une apparence de loufoque allaisien, il ironise une fois de plus sur la vision charlatanesque de la science qu'offrent les scientifiques, promoteurs d'un nouvel opium du peuple qu'il ne cessera plus de pourfendre, et qui ne vaut pas mieux que le spiritualisme mercantile de Victorien Sardou (16). Dans la sixième, derrière le tableau sans grande originalité d'une principauté allemande d'opérette digne d'Offenbach, il incite les lecteurs à s'interroger sur les

provocations policières qui visent à discréditer l'anarchisme. Quant aux "Petites rencontres", elles sont l'occasion pour Mirbeau de renouer avec l'inspiration du moraliste des "Chroniques de Paris" de 1876-1877 et des *Chroniques du Diable* de 1885 et d'exprimer la "mélancolie" que lui inspire le spectacle de l'humaine vanité et des "vacations farcesques" de ses contemporains.

Certes, tout cela est bien léger, et la réflexion du lectorat est rien moins que garantie. Mais pourquoi bouder son plaisir ? Face à l'irréparable angoisse existentielle et à "l'horreur d'être un homme" (17), le rire n'est-il pas la plus tonique des thérapies, comme l'affirmait déjà, en 1885, le petit Diable de *L'Événement* ?

Pierre MICHEL
Université d'Angers

NOTES

1. Conte paru le 19 juin 1882 dans *Paris-Journal* et recueilli dans notre édition des *Contes cruels*, Séguier, 1990, t. II, p. 426.
2. Voir ma contribution "Octave Mirbeau et l'Empire", dans *Littérature et nation*, n° 13, 1994, pp. 19-41.
3. Recueillis dans mon édition des *Premières chroniques esthétiques* de Mirbeau, à paraître en 1996 aux Presses de l'Université d'Angers.
4. Voir Pierre Michel, "Quand Mirbeau faisait le 'nègre'", dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau* de Crouttes, Éd. du Demi-Cercle, 1994, pp. 81-101.
5. Je compte en publier une anthologie aux Éditions À l'Écart.
6. Ainsi Juliette Adam a-t-elle voulu savoir qui était l'auteur d'une fantaisie, pas vraiment méchante, dont elle était la cible, parue dans *Le Gaulois* en juin 1880 sous le titre "La Poire et le fromage". Mirbeau s'en était excusé courtoisement (lettre recueillie dans le t. I de sa *Correspondance générale*).
7. Quelques articles signés Montrevêche ont été recueillis dans mon anthologie des *Chroniques du Diable de L'Événement*, dans les Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995.
8. Les *Lettres de l'Inde* ont été publiées par mes soins aux Éd. de l'Échope en 1991.
9. Recueilli dans ses *Premières chroniques esthétiques* (*loc. cit.*).
10. Cet article d'une "gynécophobie" stupéfiante est paru le 20 novembre 1892 ; c'était le compte rendu de *Lilith* de Remy de Gourmont.
11. J'en ai recensé quatre, parues le 30 juin, le 18 août, le 5 et le 30 octobre 1896. Deux de ces "Notes de voyage" ont été insérées dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*.
12. Encore que des fantaisies telles que "Le Concombre fugitif" soient de la même farine...
13. Cf. la *Correspondance* de Mallarmé, Gallimard, t. IV, p. 134. Mirbeau lui répondait, le 1er octobre 1890 : "Oui, cher ami, c'est du Maeterlinck grossier et sans saveur que, par désespoir, j'ai fait à L'Écho de Paris. Mais comprenez-moi bien. Je suis dans un dégoût insurmontable du journalisme. Et c'est avec terreur que je vois apparaître l'instant de l'article. (...) Il faut alors, en deux heures, bâcler quelque chose. Et je bâcle n'importe quoi" (*ibid.*, p. 135).
14. Cf. *infra* l'article de François Caradec sur les relations de Mirbeau avec Allais.
15. C'est surtout sensible dans "En revenant de la revue".
16. Notamment dans *L'Épidémie*, *Les 21 jours d'un neurasthénique* et *Dingo*.
17. La formule, citée plusieurs fois par Mirbeau, est de Leconte de Lisle.

I

Banquets

On a fêté l'autre soir, dans un intime banquet, cet abrégé écrivain, ce penseur si lent, qui se pseudonomme : Jean Dolent (1). Il paraît que Jean Dolent, plus connu à Belleville qu'à la ville, venait de publier un livre : *Monstres* (2), qui est, ainsi que l'indique son titre, un phénomène de littérature et d'art. Je dis : il paraît, car Jean Dolent n'aime pas que l'on sache qu'il publie des livres : par un sentiment de modestie rare, il aime seulement qu'on lui offre de discrets banquets en l'honneur de ses livres : quatre francs, le vin et M. Charles Morice compris (3).

Comme je n'étais pas invité à cette fête, j'ai voulu, quand même, organiser un petit banquet idéal en l'honneur de ce curieux et unique Jean Dolent, qui se plaint que la rue Fessart dépare un peu la poésie des rues de Belleville (4). Et je me suis attablé autour de son livre.

Régale !

Ce livre, terriblement intitulé : *Monstres*, ne l'oublions pas, on dirait un petit carnet, où seraient notées, au crayon, et quelquefois par de simples signes mnémotechniques, les commissions chez le boucher, le fruitier, l'épicier, de quelque bonne ménagère qui n'a pas de temps à perdre dans des phrases.

Oyez plutôt ces citations, prises au chapitre douzième : *le Mur*.

Air : les Ongles noirs d'une rousse

RÉCIT DE VOYAGE

Sous les basques.

J'ai peur de toi, de moi...

Emprunter Strindberg (5).

Un enlacement : des bras, des seins...

Je suis un monsieur qui n'aime pas les confitures (6).

Des noms d'écrivains :

Fénéon - Bernard Lazare - Mirbeau (7)

NOTATION

ao...aoa...aoa... ooa...a...

PORTRAITS DE FEMMES

Plusieurs, dont quelques unes.

DESSIN

Un, plus une.

Lire Poictevin (8).

Hermann-Paul, Jeannot, Steinlen, Jossot (9).

Paphos, pathos.

Périphrase, paraphrase, antiphrase, l'art !

Spirituel.

Une absinthe avec un petit glaçon.

Et je vais à d'autres chapitres. Ici je lis :

DANS MA RUE

Jeune homme. - Allo !

Jeune fille. -

Jeune homme. - Allo ! Allo !

Jeune fille. - Allo !

Un. - Vous allez être enlevée...

Une. - Enlevée ?... Par le vent ?...

Un. - Oui, par le vent.

Une. - Il voudra bien attendre mes quinze ans, monsieur le vent.

Un ouvrier jeune sort de la fabrique, ébloui, pâle, suant, riant, jurant...

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'on a offert un banquet à M. Jean Dolent !

* * *

Aujourd'hui, tout commence et tout finit par des banquets. C'est le corollaire indispensable du volume qui vient de paraître ou qui doit bientôt paraître, du volume qu'on annonce toujours et qui ne paraîtra jamais. Pas de décorations, non plus, sans banquets. Coutumes délicates et grâce auxquelles le bénéficiaire peut s'imaginer, pendant toute une soirée, qu'il goûte à la gloire, fruit rare et savoureux. C'est même la seule chose à quoi il puisse réellement goûter, en ces banquets où les fraternités éphémères et bavardes remplacent le plus souvent les nourritures absentes.

Vous souvenez-vous du banquet offert à M. Moréas (10), à propos de cet événement : *Le Pèlerin passionné*, qui ne s'était pas produit depuis Shakespeare ?

Que c'est lointain, déjà !

Hélas ! ce banquet fut le commencement de M. Moréas, et ce fut sa fin aussi. Je revois encore cette longue table autour de laquelle étaient assis tant d'écrivains venus de tous les points de la littérature. Il y avait là Anatole France, Catulle Mendès, Maurice Barrès, Octave Mirbeau (11), Robert de Bonnières, et ce terrible Jules Huret qui, déjà, en son âme ténébreuse, tissait la toile de l'enquête littéraire où, plus tard, devaient venir se prendre si maladroitement tant de mouches et tant de moucherons (12).

Que faisaient là ces personnalités diverses ? Et qu'y faisait aussi l'omniprésent et l'ubiquiste Clovis Hugues (13), dont l'enthousiasme poétique agitait la crinière et qui sans doute eût laissé tomber bien des cheveux dans le potage, s'il y avait eu du potage à ce banquet. Mais il n'y avait pas de potage, il n'y avait pas de saumon, non plus ; il n'y avait ni boeuf madère, ni veau froid, ni rien de rien. Il n'y avait que des poètes - menu suffisant, en somme, puisqu'il est convenu que les poètes, gens irritables et peu gourmets, ont l'habitude de se manger entre eux. Évoquerai-je aussi le smoking de M. Viélé-Griffin qui fut, avec la redingote de M. Henri de Régnier (14), et la cravate de M. Roinard (15), l'élégance de cette réunion, où tant de mises négligées témoignèrent de tant de vers libres, et où l'on but du symbole *extra dry* dans la coupe de M. Stéphane Mallarmé ?

Le banquet terminé, les toasts annonciateurs d'immortalité éteints, ce fut fini de M. Moréas. Le lendemain, M. Moréas était enterré, définitivement, et jamais plus on n'entendit parler de lui. On le revoit quelquefois, à des obsèques notoires, triste, découronné, et plus mort que les morts qu'il accompagne.

Et M. du Plessys est sans voix ; Raymond de la Tailhède sans mystère (16).

Quant au smoking de M. Viélé-Griffin, il batifole parmi d'autres banquets, et la redingote de M. H. de Régnier prend, peu à peu, la coupe et le ton de l'habit académique...

Tout cela n'est pas gai...

Jean Salt

Le Journal, 5 décembre 1896

NOTES

1. Jean Dolent (1835-1909), auteur de portraits littéraires (*Volée de merles*, 1862), de variétés artistiques et littéraires (*Avant le déluge*, 1871, *Petit manuel d'art*, 1874, *Le Livre d'art des femmes*, 1877) et de récits (*L'Insoumis*, 1872, *Monstres*, 1896). Goncourt voyait en lui "un monsieur embêtant et malpropre" (*Journal*, coll. Bouquins, t. III, p. 986), cependant que Sylvie Thorel-Cailleteau le considère comme le prototype de l'écrivain qui n'écrit pas et qui met en oeuvre une "esthétique du silence" - d'où le qualificatif d'"abrégatif".
2. *Monstres* est un très bref volume paru chez Lemerre. Il y est question d'un sculpteur de Belleville, Chantonelle, de ses modèles, écrivains artificiels, des inscriptions lapidaires qu'il trace sur les murs de son atelier, et des fragments de dialogues avec des écrivains et artistes réels - dont Jean Dolent lui-même. Mirbeau, qui a participé à la mise à mort du roman, n'y voit apparemment qu'une mystification, ce qui est extrêmement révélateur de son souci de préserver une littérature signifiante et humaniste. Jean Dolent lui-même s'interrogeait, comme le révèle cette dédicace de *Monstres* à Charles-Henry Hirsch : "Des mots, des pages, mais un livre ?" (cité par Sylvie Thorel, *La Tentation du livre sur Rien*, Éditions Interuniversitaires, 1995, p. 502).
3. Charles Morice (1861-1919), ami de Gauguin, poète et théoricien du symbolisme, souvent brocardé par Mirbeau, qui l'a pourtant reçu aux Damps en janvier 1891. Il collaborera au *Noa-Noa*, de Gauguin et aux *Cathédrales de France*, de Rodin. Jules Renard voyait en lui "le portier du symbolisme" (*Journal*, Pléiade, p. 96). Jean Dolent le fait parler au chapitre VIII de *Monstres*.
4. Allusion au chapitre I de *Monstres*, consacré à Belleville
5. Mirbeau n'appréciait pas August Strindberg (1849-1912), en qui il voyait un dramaturge "ne dépassant pas l'honnête moyenne de nos habituels fournisseurs", un romancier "d'une éclatante infériorité" et un anthropologue atteint de gynécophobie et "remâchant les cuisines lombrosiennes"... (*Le Journal*, 19 mars 1895 ; article recueilli dans notre édition de ses *Combats littéraires*).
6. Toutes les citations qui suivent sont réellement extraites des chapitres X et XII de *Monstres*, tous deux intitulés "le Mur". Sauf celle relative aux confitures : le monsieur qu'est le sculpteur Chantonelle écrit en effet qu'il les aime...
7. Félix Fénéon (1861-1944) et Bernard Lazare (1865-1903) étaient des amis de Mirbeau et anarchistes comme lui.

8. Francis Poictevin (1854-1904), auteur d'*Heures* (1892) et d'*Ombres* (1894), ami de Huysmans, de Mallarmé et d'Edmond de Goncourt, qui le jugeait complètement fou.
9. Hermann-Paul (1864-1940), Théophile-Alexandre Steinlen (1859-1923) et Gustave-Henri Jossot (1866-1924) sont des dessinateurs anarchisants, anticléricaux et antimilitaristes, appréciés par Mirbeau ; ils seront évidemment dreyfusards. Georges Jeanniot (1848-1934), ancien officier, est un peintre de paysages et de batailles, lié aux impressionnistes et aux naturalistes ; il illustrera en 1901 *Le Calvaire*. Mirbeau avait de l'estime pour son talent.
10. Le banquet offert à Jean Moréas, présidé par Stéphane Mallarmé, a eu lieu le 2 février 1891 à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, à l'occasion de la publication du *Pélerin passionné*, recueil poétique où Moréas (1856-1910) renouait avec l'inspiration des poètes de la Pléiade et prétendait fonder "l'école romane". Moréas en a adressé un exemplaire dédicacé à Mirbeau, qui, sur la page de garde, a rédigé une note d'une vingtaine de lignes, rappelant les suites fâcheuses que cette cérémonie eut sur le caractère du poète (signalé par le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, 1919, t. I, p. 82).
11. Mirbeau a en effet assisté au banquet Moréas, et il en a donné les raisons à Claude Monet quelques jours plus tard : "*Quant à la petite fête symboliste, elle était en bien des parties ridicule. Mais vous pensez bien que je n'étais pas venu là pour M. Moréas, mais pour notre exquis ami, qui a, dans ces circonstances, une grâce ironique, vraiment supérieure*" (*Correspondance avec Monet*, Éd. du Lérot, 1990, p. 119). L'"*exquis ami*" n'est autre que Mallarmé, auquel Mirbeau, de son propre aveu, vouait "*un culte*".
12. Mirbeau était très lié avec le journaliste et reporter Jules Huret (1863-1915), auteur, en 1891 précisément, d'une importante *Enquête sur l'évolution littéraire*. Il admirait sa capacité à faire parler librement ses interlocuteurs et à faire ressortir leurs traits les moins avouables sans jamais se départir de sa courtoisie et de son objectivité apparente.
13. Clovis Hugues (1851-1907), homme politique provençal - il a été député socialiste de Marseille, de 1881 à 1889, puis de Paris, à partir de 1893 - et poète bilingue, auteur notamment de : *Les Soirs de bataille* (1882), *Les Évocations* (1885), *La Chanson de Jeanne d'Arc* (1900).
14. Sur Viélé-Griffin et Henri de Régnier, voir le texte suivant.
15. Napoléon Roinard (1856-1930), poète symboliste, auteur de *Nos plaies* (1886) et de *Cantique des cantiques* (1891).
16. Maurice du Plessys (1864-1924) et Raymond de La Tailhède, né en 1868, étaient deux poètes de "l'école romane", amis de Moréas, qui, dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, les citait en premier parmi ceux qui "*entr[ai]ent dans [ses] vues*" (éd. Thot, 1982, p. 93). Ils ont été encore plus "*abréviatifs*" que Jean Dolent

II

Petits drames symbolistes

Le Poète et la Source

M. Viélé-Griffin chevauchait Yeldis (1) - ainsi nommait-il sa bicyclette. C'était un matin, par un soleil pâle qui dorait la brume des prairies, à peine. Et des châteaux blonds et des villes blanches, s'étageaient, au loin, parmi les aubes, sur les coteaux. Après avoir longtemps pédalé, tout à coup, il vit une source, creusée comme une niche d'ombre, dans le haut talus de la route. Sous une retombée de pervenches indolentes et de molles clématites, elle était, cette source, une source très pure, que des mousses bordaient d'un épais tapis de velours vert, curieusement frangé de fougères naines et de minuscules saxiphrages. De courtes algues en couvraient les parois de leurs broderies agiles et bronzées. Du sable d'or tremblait au fond. Et c'était très profond.

- Ah ! dit le jeune maître, je ne suis pas fâché de voir une source et de causer un peu avec elle, par ce gai matin d'avril... Après tout, il n'y a pas que Henri de Régnier qui sache parler aux sources (2) !

Prestement, il désenfourcha Yeldis, l'accota contre un arbre, et il vint s'asseoir près de la source, le coeur gonflé de poésies et de chansons.

Mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il était triste, et tout était triste autour de lui. Et c'était incroyable que lui, la source et toute la nature fussent tristes de cette soudaine et simultanée tristesse. Cela n'avait pas de sens. N'était-il pas le poète de la joie, et des aurores, et des vendanges, et des palais blonds, et des porchers sous les porches, et des vierges pâles qui dansent sur le fond passionné des antiques forêts, en agitant des écharpes roses, au son des violes ? Et il se disait :

- Je ne suis pas dupe de ma tristesse, et j'en sais la cause. Elle est claire et profonde comme

ton eau, ô source près de qui je suis venu !... Depuis que l'on m'a décoré je ne fais plus, je ne veux plus faire de vers... (3) L'inspiration, en moi, s'est tarie, tandis que celle de mon ami Henri de Régnier, grossie par de salutaires affluents, coule, coule, coule toujours... Non seulement elle coule, mais elle déborde... Ce n'est plus une inspiration, c'est une inondation... (4) Elle me noie, je suis noyé par elle... Jadis, Régnier et moi, nous étions les deux frères Lionnet (5) de la poésie symboliste... Qui célébrait l'un célébrait l'autre... Jamais il ne fût venu à l'idée de personne de nous séparer dans les éloges comme dans les éreintements... Et, tous les deux, nous marchions vers la même immortalité... Maintenant, la membrane qui liait nos esprits jumeaux et nos jumelles gloires est rompue !... Encore un coup, sans doute, de ce terrible José-Maria de Heredia !... (6) Régnier est parti à droite, vers la renommée, les honneurs, les académies... (7) Moi, je vais à gauche, dans les ténèbres, je vais sans savoir où je vais... Ah ! si j'avais des ancêtres comme Régnier !... (8) Il est facile, parbleu, d'avoir de l'inspiration, quand on a tant d'ancêtres... d'antiques portraits de familles et des vieux seigneurs vêtus de brocart, et des vieux guerriers sanglés de cuir fauve, et des [...] robes à traîne, et des manteaux fourrés d'hermine, et des rouets mélancoliques,

Et l'écu losangé des vieilles demoiselles.

Moi, je n'ai pas d'ancêtres, étant américain... Dans ma famille, nul chevalier ne dort dans la neige... pas une de mes aïeules ne s'appela Hermengarde, ni Hertulie... Et je n'ai pas de jardins, de bassins et de buccins, ni de cygnes (9), ni de paons qui glissent et se pavantent sur le canevas usé des vieilles tapisseries... Je n'ai que les aurores et les crépuscules, les moissons et les vendanges, et les lunes sur les prairies, et les vieux porchers sous les porches, et les palais blonds, et les écharpes des vierges pâles... Tout cela est bien court... et je suis bien malheureux !

Alors, sous les pervenches et sous les clématites, la source, d'une voix très douce, murmura (10) :

- Pourquoi te parler ainsi à toi-même et t'irriter sans raison ? Je suis bonne et consolatrice, et je sais les mots qui apaisent. Parle-moi en vers... et je te répondrai en vers, pareillement.

- Mais je ne sais plus de vers ! gémit douloureusement M. Viélé-Griffin.

- Essaie !

Le jeune maître (11) sentit une fraîcheur descendre dans son âme. Il désigna Yeldis, qui dormait contre l'arbre, et il chanta :

LE POÈTE

O source !

Je suis Viélé-Griffin, et voici Yeldis.

Tu nous as reconnus tous les deux... Regarde-nous.

Elle dort, au port très lasse, et je suis sur la route ;

Et nous allons vers les Atlantides et vers les Ys,

Viélé-Griffin, sur Yeldis,

Avec des lys, avec des lys. (12)

LA SOURCE

Écoute-moi,

Je suis la source de fraîcheur et d'espérance

Que depuis si longtemps tu cherchais sous les roses

Pâles des soirs et des matins.

Arrête-toi.

Les prés sont verts, le ciel est rose, les champs sont

Bruns.

Tout est embrun et tout est brun.

Entends la cloche.

Et la route au loin est si blanche !

LE POÈTE

Je suis Viélé-Griffin, et voici Yeldis,

*Et des gens courbés vont vers la ville
Là-bas,
Qui se dore au matin ;
Vont vers la ville,
Par les chemins,
Porteurs de pommes de terre
Et de betteraves
Et de petits pois
Qu'ils vendront très cher aux bourgeois.*

LA SOURCE

*Et dans la forêt mauve où le Rêve s'enchant (13)
Le hibou pleure, le hibou chante
Comme un remords.*

LE POÈTE

*Remords de nos âmes dépareillées,
De nos années décolorées,
De nos vertus désemparées,
Appareillons, appareillons
Vers les ailleurs et les là-bas,
Les au-dessus, les par-delà,
Les par-dessus, les au-delà,
Et les Eurythmiques, de-ci, de-là,
Gonfle ta voile
Et vers les paradis de jadis,
Viélé-Griffin sur Yeldis,
Avec des lys, avec des lys,
Appareillons.*

Il se tut. Puis, se levant, étrange, passionné, mais toujours eurythmique (14), il se précipita dans la source, dont l'eau rejaillit sur les indolentes pervenches et les molles clématites, qui, jusqu'au soir, pleurèrent, pleurèrent...

Jean Salt
Le Journal, 2 février 1897

NOTES

1. Francis Viélé-Griffin (1864-1937), poète symboliste de nationalité américaine. Partisan du vers libre, il prétendait se rafraîchir aux sources populaires (d'où le titre de la fantaisie de Mirbeau). Son oeuvre la plus célèbre est *La Chevauchée de Yeldis* (1893), que Mirbeau tournera en dérision dans un article au titre ironique, "Le Chef-d'oeuvre", paru dans *Le Journal* du 10 juin 1900 (et, plus allusivement, dans ses chroniques du 29 juillet et du 9 septembre de la même année) ; il n'y voit pour sa part "*qu'une mystification*". Cela ne l'a pas empêché, en mars 1895, d'être, aux côtés du poète, témoin de Whistler dans sa querelle avec Georges Moore, et de le recevoir peu après au Clos Saint-Blaise.
2. Allusion à *Aréthuse* (1895) d'Henri de Régnier (1864-1936), qui marquait un retour du poète au néo-classicisme.
3. Mirbeau a toujours été allergique à ces déshonorantes breloques que sont les prétendues "décorations", qui ne peuvent qu'avilir ceux qui les acceptent. Quatre jours après la parution de l'article, *Le Journal* va annoncer que de Régnier est à son tour "décoré" de la croix de la Légion dite "d'honneur".
4. De Régnier était très prolifique : neuf volumes de poèmes et de contes ont paru entre 1890 et 1897 !
5. Anatole et Hippolyte Lionnet (1832-1896), frères jumeaux, étaient des chanteurs de fantaisie. Viélé-Griffin et de Régnier ont dirigé de conserve une revue symboliste et anarchisante, les *Entretiens politiques et littéraires*.
6. José-Maria de Heredia (1842-1905) était le beau-père d'Henri de Régnier, qui a épousé sa fille Marie - la future Gérard d'Houville - le 15 octobre 1895.
7. Les mauvaises langues accusaient Régnier de n'avoir épousé Marie de Heredia que pour s'ouvrir le chemin de l'Académie grâce à l'entregent de son beau-père.
8. De Régnier était noble et descendait d'une vieille famille.
9. Sous le titre *Les Cygnes*, Viélé-Griffin a publié deux recueils de poèmes, l'un en 1887, l'autre en 1892, chez Vanier. De ce dernier, il a adressé à Mirbeau un bel exemplaire en demi-vélin blanc, agrémenté d'un hommage autographe.

10. Mirbeau a eu souvent recours à la prosopopée, faisant, notamment, parler la nature dans les *Lettres de ma chaumière* (1885), *Dans la vieille rue* (1885) et *Le Calvaire* (1886).
11. Jadis, c'était Maupassant que Mirbeau qualifiait ironiquement de "jeune maître".
12. Les lys à "*l'obscène candeur*", selon Mirbeau, étaient emblématiques des peintres préraphaélites et avaient le don d'exaspérer le polémiste. Voir en particulier ses deux articles du *Journal*, "Des lys ! des lys !" (7 avril 1895) et "Toujours des lys" (28 avril 1895). Le premier se terminait par cette exclamation qui en a choqué plus d'un : "*Des lys !... des lys !... de la m....!*" (*Combats esthétiques*, Séguier, 1993, t. I, p. 380).
13. Mirbeau a déjà utilisé une formule similaire à propos de Monet, dans son article du 22 juin 1889 : "*...le rêve, avec ses chaudes haleines d'amour et ses spasmes de joie, bat de l'aile, chante et s'enchant*" (*Combats esthétiques*, t. I, p. 380).
14. Allusion à la fluidité des vers libres de Vielé-Griffin, toujours à la recherche d'un rythme parfaitement adapté à la pensée - ce dont se gausse Mirbeau, qui ne trouve aucune pensée dans *La Chevauchée de Yeldis*.

III

Spirisardonisme

Nous étions, l'autre soir, chez M. Victorien Sardou, où nous fêtions, par avance et en famille, la 200^e représentation de cette oeuvre géniale, disons-le, qui s'appelle *Spiritisme* (1). Et nous faisons tourner des tables, n'est-ce pas ? Les tables tournaient, parbleu, mais elles ne parlaient pas. Il n'y avait pas moyen de tirer d'elles un seul mot, en dépit des encouragements passionnés de Mme Sarah Bernhardt. Comme elles étaient "de style", ces tables, peut-être ne voulaient-elles pas, après tout, parler la langue de M. Victorien Sardou (2). On les essaya les unes après les autres, des Louis XV, des Louis XVI, des Empire, des rondes, des carrées, des tables de toutes les époques et de tous les pays. En vain. Elles tournaient, tournaient ; mais elles s'obstinaient à rester muettes. Et le coeur commençait à nous tourner aussi, de voir tourner tant de tables silencieusement et pour rien.

- C'est trop fort ! murmura M. Victorien Sardou, mécontent.

- C'est trop fort ! répéta en écho M. Ange Galdemar (3).

- Et pourtant elles tournent !

Ainsi retentit, pour l'histoire, la voix d'airain de M. Arthur Meyer (4).

M. Victorien Sardou, qui n'est jamais à bout de ressources, avisa une table à laquelle on n'avait pas encore touché. C'était une table fort belle, en bois de violette, avec des rinceaux de bronze, richement ciselés. Bien des drames, bien des comédies, bien des vaudevilles avaient été écrits sur cette table, bien des traités avec l'Amérique y avaient été signés. Et que de confidences, d'intimités, de tripatouillages, que de manuscrits, de droits d'auteur (5), de primes, n'avait-elle pas accueillis et recueillis !

- Si celle-là ne parle pas, dit le maître, car elle en sait long, eh bien, il faudra y renoncer... Et zut pour le spiritisme !

- Et zut pour le spiritisme, répéta, en écho fidèle, M. Ange Galdemar.

On apporta la table. Toutes les précautions furent prises, aucun des rites recommandés ne fut oublié. Les mains se touchant, et les pieds aussi - ah ! les pieds de M. Jules Claretie (6) ! - nous attendions, anxieux. La table tourna. Et elle n'avait pas tourné depuis vingt secondes, qu'un esprit, par deux petits frappements secs, manifesta sa présence fluide dans les fibres du bois.

- Ah ! ah ! fit M. Victorien Sardou, subitement grave, et le coeur serré par une surnaturelle angoisse.

- Ah ! ah ! répéta l'écho de M. Ange Galdemar, d'une voix déjà plus lointaine, d'une voix qui, déjà, semblait venir des confins du mystère.

Et les pieds de M. Jules Claretie, agile dévidoir, commencèrent d'écrire un article de souvenirs et d'anecdotes pour *Le Temps* (7).

Un spiritualisme plana sur nos âmes.

- Attention ! commanda M. Victorien Sardou. C'est bien un esprit, et je m'y connais, ce n'est pas un esprit ordinaire. Je vais l'interroger, moi, cet animal-là... Allons, Claretie, rentrez vos pieds,

mon ami. Vous écrirez vos articles plus tard.

L'esprit continuait d'habiter la table, s'y démenait étrangement. À n'en pas douter, c'était un diable d'esprit, fébrile, nerveux, agité, impatient, et plein de colère. Il allait, courait, bondissait, d'un pied à l'autre, d'un tiroir à l'autre, faisant craquer les assemblages, soulevant les rinceaux de bronze et les moulures. Les coups qu'il frappait sur mon passage étaient devenus si nombreux et si rapides qu'on ne pouvait plus les suivre ni les compter. On eût dit un roulement de tambour, un ronflement de machine en marche, le dévidement sans fin d'une sonnerie électrique, un feu de mousqueterie.

- Quel agité ! dit M. Victorien Sardou.

Et, tapant sur la table, il ordonna impérieusement :

- Tiens-toi donc tranquille un instant... On ne s'entend plus, ici, depuis que tu y es...

Quand il eut jugé que l'esprit était un peu apaisé :

- Voyons !... qui es-tu ? demanda-t-il.

- Je suis ton âme, répondit l'esprit.

- Mon âme ! ricana le vieux maître... Eh bien, tu m'étonnes... Certes, le spiritualisme, c'est ma partie... J'en vends ! Mais ce n'est pas une raison... Quant à posséder une âme, même dans une table ! Ça, par exemple !...

Et il sembla prendre tous les assistants à témoin que c'était là une chose extraordinaire, impossible, et qu'il n'était pas d'humeur à ce qu'on lui en posât "une de cette force-là".

- Je crains bien, dit-il, que cet esprit ne soit un esprit fumiste... Il y en a plus qu'on ne pense...

Interrogeant l'esprit de nouveau :

- Pas de blagues, cette fois !... Qui es-tu ?

Et l'esprit répondit, pour la seconde fois :

- Je suis ton âme !...

Il y eut une sorte de terreur parmi les invités. Seul M. Victorien Sardou s'obstina, gouailleur :

- Comment peux-tu dire que tu es mon âme ?... Tu ne connais donc pas le premier mot du spiritisme ? Farceur, va !... Depuis quand les âmes des vivants reviennent-elles dans les tables ?

- Tu n'es plus vivant !

- Je ne suis plus vivant, s'exclama le maître... Qu'est-ce que je suis, alors ? Je suis mort, peut-être ! Ah ! ah ! ah !... Aie donc le toupet d'affirmer que je suis mort !

- Cela dépend comment tu entends cette chose : être mort !... Il y a des vivants qui sont morts depuis longtemps... qui sont plus morts que les morts... (8) Veux-tu que je te raconte mon histoire ?

M. Victorien Sardou était devenu très pâle. Un drame terrible se jouait sous son crâne. Devait-il croire, ou ne pas croire au spiritisme, en ce moment décisif ? Situation forte et vraiment tragique, dont il songeait vaguement à tirer une pièce en trois actes avec Sarah Bernhardt dans le rôle de son âme !...

- Allons, tais-toi ! dit-il à la table, qu'il quitta brusquement.

Et à ses invités consternés, silencieux, il dit aussi :

- Vous n'allez pas donner dans toutes ces farces, je pense !... Ça n'est pas un esprit... Ça n'est pas mon âme... Ça n'est rien du tout... Mon âme ! Voyons, vous qui me connaissez, est-ce que vous avez jamais vu mon âme ?... Est-ce que j'ai une âme ?

Et, pour effacer l'impression de malaise qui était en nous, M. Victorien Sardou fit des gambades, des pirouettes et des cabrioles. Puis il escamota des montres, des mouchoirs, et des manuscrits, et de l'histoire (9). Il fut charmant. Nous nous retirâmes rassérénés.

Jean Salt

Le Journal, 27 février 1897

NOTES

1. La pièce de Sardou a été créée le 8 février 1897 au théâtre de la Renaissance par Sarah Bernhardt. Dix mois plus tard, c'est la même Sarah qui, dans le même théâtre, créera *Les Mauvais bergers* de Mirbeau. Il est curieux de noter que,

- avant Mirbeau-Jean Salt, Alphonse Allais a déjà consacré au spiritisme de Sardou une fantaisie, parue dans *Le Journal* le 28 novembre 1896, et intitulée "Spiritisme et chemin de fer"
2. Dix ans plus tôt s'était produit un conflit public entre Victorien Sardou et Alphonse Daudet, accusé par le dramaturge de ne pas écrire en bon français. Dans ses lettres à Paul Hervieu, Mirbeau s'était alors gaussé des prétentions du dramaturge, dont la langue est pour le moins sujette à caution.
3. Journaliste du *Gaulois* d'Arthur Meyer, spécialisé dans les interviews d'écrivains, dont il est "*l'écho fidèle*".
4. Depuis près de deux ans, Mirbeau s'est officiellement réconcilié avec son ancien patron Arthur Meyer, dont il a été jadis le secrétaire particulier, et il a repris sa collaboration au *Gaulois*. Il y a notamment publié *En mission* (deuxième version), et il vient d'y donner des extraits du *Jardin des supplices* sous le titre de "Un Baigne chinois" (14 et 21 février 1897).
5. Sardou était multi-millionnaire et, bon an mal an, gagnait au minimum 300.000 francs de droits d'auteur...
6. Mirbeau va se rapprocher de l'administrateur de la Comédie-Française à l'occasion du procès de Dreyfus à Rennes, en août 1899. Il est à noter que Sardou sera également dreyfusard et aidera notamment à faire publier dans *Le Figaro* le rapport de la chambre chargée d'instruire la demande en révision.
7. Claretie est l'auteur de toute une série de volumes intitulés *La Vie à Paris*, parus de 1881 à 1887, puis de 1896 à 1898.
8. En 1910, Mirbeau publiera sur les peintres académiques un article vengeur intitulé "Plus que morts" (recueilli dans ses *Combats esthétiques*, t. II, pp. 505-509).
9. Une des spécialités les plus rémunératrices de Sardou était le drame "historique", où l'histoire était le plus souvent mise à mal, voire "*escamotée*" : *Patrie* (1869), *La Haine* (1874), *Fédora* (1882), *Théodora* (1884), *La Tosca* (1887), *Thermidor* (1891) et *Robespierre* (1899), à quoi il conviendrait d'ajouter une célèbre comédie tout aussi "historique", *Madame Sans-Gêne* (1893).

IV

Mage !

Comme je montais la rue des Martyrs (1), je me heurtai, violemment, à quelque chose d'étrange, d'extra-planétaire et de paraclétique, si j'ose ainsi dire... C'était une Forme, dont on ne pouvait même pas affirmer qu'elle fût réellement une forme ... mais une Astralité binaire, ou, si vous aimez mieux, l'Auto-Intériorisation d'une Extériorité, bi-essentielle, bi-substantielle, moitié Dieu, par le haut, moitié diable, par le bas... Kabbalistique (2), donc, et qui pourtant portait une longue barbe de démiurge ou de sculpteur. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

- Au nom du Bauséant (3)... pardon !... dit la Forme en manière d'excuse

Car, bien qu'elle fût naturellement impondérable et nécessairement intangible, elle avait un parapluie, qui ne l'était pas, hélas ! et qui m'avait, en quelque sorte, crevé un oeil, en pénétrant dedans.

- Cochon ! hurlai-je.

Malgré cette exclamation imprécatoire, je vis que la Forme se disposait à continuer ses salutations rituelles... Je l'arrêtai net :

- Mais vous n'êtes pas le Sâr (4) !... Pour oser de si formidables paroles, qui donc êtes-vous ?

Elle répondit :

- C'est vrai, je ne suis pas le Sâr... du moins je ne le suis pas encore... Mais je suis une de ses plus parfaites Émanations... Érik-Satie (5), s'il m'est permis d'employer ce nom vulgaire et terrestre... Et, justement, j'allais chez vous, bien que vous ne soyez qu'un simple mortel... Car il s'agit de choses transfiguratoires et firmamentaires... qui ne souffrent pas de retard... Je vous prie de m'accorder quelques minutes d'entretien.

J'étais pressé, vous le pensez bien... Il n'est pas besoin d'être un grand psychologue, ni même un maître féministe, pour savoir que, lorsqu'un honnête jeune homme se trouve, vers six heures du soir, dans la rue des Martyrs, c'est qu'il est toujours pressé... Je m'excusai donc.

- Vous ne pourriez pas remettre cet entretien à un autre jour ? J'ai un rendez-vous... Et même, j'y vais !...

Par un geste drôlement descriptif, j'essayai de faire comprendre à la Forme la nature spéciale de ce rendez-vous...

- Homme... grommela-t-elle avec un suprême dégoût... Saleté d'homme !

Et comme elle ne jugeait pas l'injure suffisante, elle ajouta :

- Boue... de la boue !

Puis, elle ordonna :

- Au nom de la Rose, et de toutes les Crucifères (6) ! ... je veux que tu me suives...

Il ne faut pas jouer avec ces êtres bizarres et fallacieux qui vous envoûtent un homme aussi facilement qu'ils boivent un bock, et vous tuent à distance comme les mouches qui volent dans le périple de leur haleine... Je me résignai donc.

- Eh bien ! soit !... que me voulez-vous ?

Alors la Forme me prit le bras, m'entraîna vers la brasserie prochaine, et, commandant deux graals de bière :

- Voilà ? fit-elle... Écoute-moi !... Tu n'es pas sans avoir connu ce hideux blasphème : Beethoven joué dans les Égouts de Paris, par une Société de vidangeurs ! Et comment le qualifier, ce blasphème, par des mots ?... Imagine, si une telle chose, qui déséquilibrerait l'univers, peut s'imaginer, imagine les chefs-d'oeuvre du Sâr Mérodack (7), distribués par petits paquets carrés, dans les cabines des chalets de nécessité !... Le verbe immortel de *La Gynandre* (8), servant de serviette hygiénique à l'impur derrière du passant !... Le génie, le génie qui créa le Livre comme Dieu créa le Monde et comme le Diable créa la Femme, échouant avec l'ignominie du journal et le mensonge du prospectus, aux tinettes publiques !... L'étoile piquée dans l'excrément !... L'hostie claquemurée dans le tabernacle du goguenot ! La seringue devenant l'ostensoir ! le lavement, la communion eucharistique !... Imagine tout cela... et de plus monstrueuses analogies, si c'est possible !... Et c'est à peine si tu arriveras à exprimer ce que fut ce crime !... Car ce n'est pas seulement **un** crime !... C'est **le** crime, entends-tu !... Eh bien !... je veux l'effacer !...

- Et comment ?... demandai-je... Par quelle magie ?

La Forme se rapprocha de moi et, clignant de l'oeil, malicieusement, elle prit une expression presque humaine...

- Pas besoin de magie ! dit-elle. Entre nous, tout ça, c'est des blagues !... mais tu connais Gailhard (9), hein ?... Eh ! oui, parbleu ! le Gailhard de l'Opéra !... Il paraît que c'est un bon Diable !... Dis-lui que c'est un opéra épatant... dans le genre de ceux de Donizetti... pour ne pas l'effaroucher, tu comprends... ou de Wagner, s'il est dans un moment de joyeuse humeur (10)... Enfin... colle-lui mon opéra (11)... là... dans la main !... Et si mon nom d'Érik-Satie était, à cause de la bizarrerie de la Rose-Croix, de Péladan... un obstacle, dis-lui que ce n'est pas plus mon nom que Mérodack n'est celui de Péladan... et que je consentirais à m'appeler Bruneau, s'il l'exigeait, ou Massenet, ou Reyer... ou même Paladilhe (12)... car je ne suis pas fier... L'important serait que Gailhard reçût mon opéra... tu comprends... parce que je pourrais, peut-être, épouser moi aussi une princesse... Et, tu sais... j'en ai rudement besoin, en ce moment... d'une princesse !

La Forme se leva :

- Je compte sur toi, hein ?... Et si ça ne s'arrangeait pas avec Gailhard, je pourrais peut-être trouver quelque chose avec *Le Journal*... avec la salle des Fêtes du *Journal*... Je compte sur toi.

Et me laissant les deux graals de bière à payer, il disparut... tel un zèbre... de l'Apocalypse !

Jean Salt

Le Journal, 18 mai 1897

NOTES

1. Erik Satie (cf. note 5) habitait alors au 6 de la rue Cortot, dans le XVIIIe, à peu de distance de la rue des Martyrs.

2. Mirbeau est allergique aux "*kabbalistes*", "*larvistes*", "*vermicellistes*" et autres "*néo-pédérastes*", qu'il ne cesse de ridiculiser dans ses chroniques de l'époque (voir le tome II de ses *Combats esthétiques*, Séguier, 1993).

3. En 1893, Érik Satie a décidé de fonder sa propre "*Église Métropolitaine d'Art*", placée sous "*la divine invocation de Jésus Conducteur*" ; et il lui a donné une organisation hiérarchique délirante, avec des Grands dignitaires, un Grand Définitif, un Grand Pénédent, un Grand Cloistrier, un Grand Pénéant... Pour sa part, il était le Parcier. Son abbatale était située à son domicile. Son biographe, Vincent Lajoinie, considère qu'il n'était "*mystificateur que jusqu'à un certain*

point" (*Érik Satie*, l'Âge d'Homme, 1985, p. 30).

4. Allusion à Joséphin Péladan (1858-1918), romancier occultiste qui se prétendait l'héritier des mages chaldéens, se proclamait mage, et se faisait appeler le Sâr. Réagissant contre le matérialisme moderne, il a fondé l'ordre de la Rose-Croix. Pour Mirbeau, ce n'était qu'un vulgaire mystificateur. Mais Barbey d'Aureville avait, en 1884, accepté de préfacer son premier roman, *Le Vice suprême*...

5. Le compositeur Alfred Érik Leslie-Satie, dit Érik Satie (1866-1925), a commencé sa carrière comme pianiste dans les cabarets de Montmartre. Mystique et fêru d'ésotérisme, il a été un temps l'ami et le disciple de Péladan. On ne connaît plus guère de son oeuvre que les fameuses *Gymnopédies*, dont le titre rappelle l'époque du *Chat Noir*.

6. Avant de fonder sa propre Église, Satie (surnommé Ésotérik-Satie par Alphonse Allais) a fait partie de l'ordre des Rose-Croix fondé par Péladan. Nommé "maître de chapelle" par le Sâr en mai 1891, il a composé, sur un livret de son compère, la musique d'une "pastorale chaldéenne" en trois actes, qui a été jouée le 17 mars 1892 dans la galerie Durand-Ruel, devant un public consterné. Mais il n'a pas tardé à s'émanciper de la tutelle péladanesque, rompant publiquement avec le Sâr dans une lettre au *Gil Blas*, le 14 août 1892.

7. Héros des romans de Péladan.

8. Roman de Péladan, sur le thème à la mode de l'androgynie. Il faisait partie d'une vaste "éthopée" de *La Décadence latine*, en dix-neuf volumes.

9. Pedro Gailhard (1848-1918), ancien baryton, dirigeait l'Opéra de Paris depuis 1884.

10. Rappelons que Wagner était fort mal vu des pseudo-patriotes revanchards, et que Mirbeau a à plusieurs reprises pris la défense et glorifié le "génie" de Wagner, notamment en 1887. Cf. notre édition de ses *Chroniques musicales*.

11. Après sa rupture avec Péladan, Satie avait annoncé la création prochaine d'un opéra "anti-péladanesque", qui n'a évidemment jamais vu le jour, et dont on n'a jamais retrouvé le manuscrit.

12. Alfred Bruneau (1857-1934) est considéré comme le compositeur du naturalisme parce qu'il a à plusieurs reprises collaboré avec Zola, pour *L'Attaque du moulin*, *Messidor*, *L'Ouragan*, *L'Enfant roi* et *Lazare* (qui a été enregistré) ; il est aussi l'auteur d'un *Requiem*. Ernest Reyer (1827-1909), auteur de six opéras, dont *Salammbô*, a essayé d'acclimater Wagner en France. Au contraire, Jules Massenet (1842-1912) apparaissait comme typiquement français ; auteur d'*Hérodiade* (1881), de *Manon* (1884), de *Werther* (1892), et de *Thaïs* (1894), il était jugé très superficiel et trop léger par Mirbeau. Quant à Émile Paladilhe, né en 1844, quoique prix de Rome, il fut un des principaux défenseurs de Wagner ; il est l'auteur du *Passant*, d'après François Coppée (1872), de *Patrie*, d'après Victorien Sardou (1886), et d'un *Stabat mater*.

V

Curieux effets de la science

On a beaucoup parlé de la disparition, dans l'incendie de la rue Jean-Goujon (1), de sir Cecil William Rodd, que de trop empressés et superficiels novellistes confondirent, on se le rappelle, avec M. Édouard Rod (2), dont, sur cette erreur de reportage, la ville de Genève, la Suisse entière et l'Académie pleurèrent la mort prématurée, pendant un jour.

Sir Cecil William Rodd n'est pas Suisse, mais Anglais. Comme la plupart de ses compatriotes, il n'habite jamais son pays. L'hiver à Nice, l'été à Deauville, il vient, au printemps, s'amuser à Paris, ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'amuse pas à Deauville et à Nice. C'est un homme charmant, curieux de tous les spectacles. Nous nous voyions chaque soir.

Le matin même de la catastrophe, il me fit part du désir qu'il avait de passer sa journée au Bazar de la Charité, pour y faire de la photographie. Je l'accompagnai jusqu'à la porte et le remis sans méfiance aux mains de M. le baron de Mackau (3), lui donnant rendez-vous pour le soir, où nous devions aller ensemble assister à la quarante-sept mille six cent cinquante-troisième représentation des *Deux gosses* (4). Or, le soir, il n'avait reparu ni à son hôtel, ni chez Paillard (5), ni chez moi, ni nulle part. Je ne doutai point qu'il ne lui fût arrivé malheur, car sir Cecil était la ponctualité même.

Comme il est étranger et qu'il n'a pas de famille en France, c'est à moi qu'il appartenait de m'informer sur son compte et, au besoin, d'aller reconnaître, parmi les autres, son cadavre... Toute la nuit, au Palais de l'Industrie (6), je remuai les corps, j'interrogeai les débris humains. Après six heures de cette inspection macabre, je finis par retrouver l'infortuné sir, ou, plutôt, ses restes carbonisés et méconnaissables. Faut-il l'avouer ?... Je n'étais pas très sûr que ces restes que je lui attribuais fussent les siens, m'étant contenté de quelques indices très vagues, afin de mettre un terme à ce cauchemar où je sentais ma raison, peu à peu, s'en aller. Je fis les déclarations légales,

signai tous les papiers que l'on me présenta, et je m'occupai des obsèques de mon pauvre ami, qui furent célébrées - comme on sait - en grande pompe, à la Madeleine, où j'eus la douleur d'entendre le Père Ollivier (7) anathémiser l'Angleterre et reprocher à cette hérétique nation d'avoir été, une fois de plus, la cause d'un deuil national.

Le lendemain, je quittais Paris. J'avais besoin des distractions sans cesse renouvelées du voyage, pour chasser, loin de moi, les hantises de cette nuit lugubre.

Après une pareille commotion, quel pays visiter, sinon l'Italie ! C'était classique. Je me rendis donc en Italie (8). À Milan, la première personne que je rencontrai fut mon ami Alphonse Allais (9). Vous pensez si vive fut ma joie de tomber, du premier coup, sur un tel compagnon. Nous nous félicitâmes d'avoir échappé, l'un et l'autre, au bûcher. La gaieté spirituelle et tendre de ce charmant ami, sa verve délicate, sa spontanéité d'impressions devant les oeuvres d'art, les mille ressources de son esprit ingénieux et sensible, tout en lui fit que j'oubliai très vite ce mauvais rêve. Enchantement du voyage et de l'amitié, jamais, je crois, je ne ressentis aussi profondément le plaisir de vivre.

Bien qu'italianisant passionné, Alphonse Allais ne connaissait pas Arezzo. Et voyez comment les choses s'enchaînent, et quelles presciences nous poussent. Je lui en fis une telle description que nous décidâmes d'y aller. Et, sans plus tarder, le soir même de notre rencontre, après un dîner, dont je laisse à mon humoristique ami le soin de vous raconter les vicissitudes culinaires, nous partîmes.

Un soir, nous revenions de la cathédrale, exaltés par les divines fresques de Piero della Francesca (10), quand, au détour d'une rue, - ô inconcevable surprise ! - nous nous heurtâmes à un passant qui passait très vite.

- Mais c'est sir Cecil ! m'écriai-je horrifié... Ou alors je deviens fou !

Le passant s'arrêta et il dit, comme quelqu'un qui a lu Ibsen (11) :

- Je suis moi-même !... Et vous n'êtes pas fou... du moins pas encore !

Incontinent, malgré le malaise où m'avait mis cette situation indicible, je présentai sir Cecil à Alphonse Allais... Et après les échanges de salutations et de politesses, je lui demandai :

- M'expliquerez-vous, sir Cecil, comment il se fait qu'enterré à Notre-Dame [*sic*] par mes soins et ceux du gouvernement français, il y a quatre jours, je vous retrouve, à Arezzo, aujourd'hui, et vivant !...

- Ma foi ! répondit le revenant... je n'en sais rien... C'est, sans doute, un effet de la science !

- Vous n'êtes donc pas mort ?

- Parfaitement si, affirma sir Cecil... Seulement, voilà... Le cerveau n'a pas été atteint... la tête est bonne !

Et comme je me disposais à exiger de plus amples informations, sir Cecil, me quittant brusquement, reprit sa course effrénée à travers la ville.

- Hurrah, dit Allais, sur un ton de ballade... Hurrah ! les morts vont vite !

Puis, le savant (12) remplaçant soudain le lettré, il ajouta :

- Ces choses-là ne m'étonnent pas trop... Et j'en ai vu bien d'autres, cher ami. Tenez, un jour d'orage, je me promenais dans une prairie avec un large chapeau de paille sur la tête. La foudre tomba sur moi... Excusez cette expression peu scientifique... Je me crus mort !... Peut-être l'étais-je... et peut-être le suis-je encore ?... Car, que savons-nous ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après le coup de tonnerre, je me trouvai sur le sommet d'une très haute montagne, parfaitement inconnue de moi - Dieu sait pourtant si je suis ferré en géographie ! - et, au lieu d'un chapeau de paille dont, la seconde d'avant, mon chef était couvert, je n'avais plus, pour saluer ma mystérieuse délivrance, qu'un... devinez quoi ?... un bonnet de coton, mon cher !... et même de fulmi-coton (13), si j'ose dire !...

- Épatant ! épatant ! admirai-je.

- Que voulez-vous ? reprit Allais... votre ami a raison... C'est la science (14) !...

Jean Salt
Le Journal, 5 juin 1897

NOTES

1. Allusion à l'incendie du bazar de la Charité, qui, le 4 mai 1897, fit 117 morts et de nombreux blessés. Parmi les victimes figuraient de nombreuses femmes de l'aristocratie.
2. Édouard Rod (1857-1910), romancier suisse, proche des naturalistes à ses débuts, qui a vite choisi la voie du roman psychologique imprégné de préoccupations morales et religieuses : *La Course à la mort* (1885), *Le Sens de la vie* (1889), *La Vie privée de Michel Tessier* (1893)... Mirbeau le jugeait ennuyeux et un peu fêlé.
3. Le baron de Mackau (1832-1918) a été député bonapartiste de l'Orne, puis président de l'Union Conservatrice qui a apporté son soutien à Boulanger, avant de se rallier à la République. Mirbeau l'a certainement rencontré à l'époque où il travaillait pour Dugué de la Fauconnerie, également député bonapartiste de l'Orne.
4. Mélodrame de Pierre Decourcelle (né en 1856), représenté avec un énorme succès le 19 février 1896, au théâtre de l'Ambigu. Mirbeau, qui a connu Decourcelle à la Bourse en 1881-1882, a un total mépris pour sa sous-littérature mercantile.
5. Restaurant chic situé au coin du boulevard des Italiens et de la Chaussée d'Antin.
6. Le Palais de l'Industrie, qui a été démoli, était situé sur les Champs-Élysées. C'était là que se tenait le Salon annuel, si souvent brocardé par Mirbeau.
7. Prédicateur dominicain, le père Ollivier (1835-1910) fut chargé de prêcher lors du service religieux donné à Notre-Dame de Paris le 8 mai 1897 ; il y prononça, en présence du président de la République Félix Faure, un discours d'une extrême violence, qui amena l'archevêque de Paris à lui retirer sa chaire.
8. Mirbeau a fait en Italie plusieurs voyages, mais il est bien difficile de dater les premiers d'entre eux. Je ne sais pas, par exemple, quand il a eu l'occasion de visiter Arezzo. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y est pas retourné au cours du printemps 1897. Par contre, Alphonse Allais a réellement été en Italie à cette époque.
9. Sur les relations entre Mirbeau et Alphonse Allais (1854-1905), cf. *infra* l'article de François Caradec. Signalons que Mirbeau a cité à plusieurs reprises le nom de son ami dans ses chroniques de *L'Écho de Paris*, notamment dans "La Larme" (29 août 1893) et "Égalité, fraternité" (6 février 1894).
10. Piero della Francesca (vers 1416-1492), célèbre peintre florentin, a notamment décoré l'église san Francesco d'Arezzo - d'où son surnom - de fresques sur des sujets bibliques et historiques. Mirbeau, qui l'admirait, l'a même qualifié de "divin" le 11 octobre 1896 (cf. ses *Combats esthétiques*, Séguier, 1993, t. II, p. 162).
11. Mirbeau professait une grande admiration pour le dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906), dont *Peer Gynt* a été créé au théâtre de l'Oeuvre le 12 novembre 1896. Il lui a consacré sa chronique du *Journal* le 15 novembre suivant.
12. C'est le "savant" Alphonse Allais qui a baptisé "cucumis fugex", puis "cucumis vadrouillator" le célèbre "concombre fugitif", "explosif et baladeur", dont la découverte a été rendue publique par son ami Mirbeau un an plus tôt... Comme Mirbeau, Allais s'est gaussé des prétentions scientistes, notamment dans "Bulletin scientifique" (*Le Journal*, 26 janvier 1896) et "Un peu de science" (*ibid.*, 28 février 1896). On y trouve notamment ces formules qui ont sans doute inspiré Jean Salt : "On se demande où les savants vont s'arrêter" ; "Ah ! c'est beau la science !" (articles recueillis par François Caradec dans ses *Oeuvres posthumes*, Robert Laffont, collection Bouquins, pp. 296-298 et 301-302).
13. Le fulmicoton est un explosif, utilisé en particulier par les auteurs d'attentats qualifiés d'"anarchistes" dans les années 1892 et suivantes.
14. Mirbeau a déjà ironisé sur le compte de la science dans *En mission* (1893 et 1895), et dans plusieurs de ses chroniques du *Journal* : "Scientismes" (30 juin 1895), "Macrobiologie" (16 février 1896), "Un peu de science" (29 mars 1896, titre emprunté à Alphonse Allais) et "Merveilles de la science" (21 juin 1896). Sur sa critique du scientisme, voir mes *Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995, pp. 65-67.

VI

En revenant de la revue (1)

Une des salles du palais archiroyal à Blagenfurth. C'est le jour de la grande revue annuelle des troupes (quarante gendarmes), passée par l'archiroi. Au dehors, brouhaha, bruit de trompettes et sonnerie de grelots. L'archiroi, en grande tenue de bicyclette, entre dans la salle suivi de son ministre, de son chambellan, de son général. Il va s'asseoir sur une sorte de trône - modèle anglais - près duquel on a disposé une petite table garnie de boissons fraîches et de gâteaux. L'archiroi mange et boit gloutonnement (2).

L'ARCHIROI. - Ah ! je ne suis pas fâché d'être rentré... Quel soleil, messieurs... quelle

poussière !

LE MINISTRE. - Et quelle revue, sire !

L'ARCHIROI. - Belle revue, belle revue, certainement !... Mes troupes admirables de tenue, de précision, de discipline. Et elles étaient au complet, cette année !... J'ai compté mes soldats... Ils étaient bien quarante... comme l'Académie de notre chère alliée la France... (3)

LE MINISTRE. - Et quelles acclamations !... C'était de la frénésie.

L'ARCHIROI. - Oui... je suis assez content... je suis même très content.

LE MINISTRE. - Le peuple vous aime, sire !

L'ARCHIROI. - Oui !... Oui !...

LE MINISTRE. - L'armée vous adore.

L'ARCHIROI. - Brave armée ! C'est touchant, ma foi ! Un archiroi adoré de ses sujets et de ses soldats, voilà une chose rare, par le temps qui court... (4) n'est-ce pas, messieurs ?

TOUS. - Vive l'archiroi !

L'ARCHIROI. - Et pourquoi m'aiment-ils ?... Je n'en sais rien... et ils n'en savent rien eux-mêmes... D'ailleurs, je me moque de le savoir... et eux, pareillement, je suppose... Enfin, messieurs, tout a bien marché... rien n'a manqué à la fête... Grâce à vous, Blagenfurth est forte, prospère, unie ! Elle ne craint rien, c'est ce qu'il faut !... Encore une fois, je suis content de vous... content de moi... de mon peuple... *All right !...*

TOUS. - Vive l'archiroi !

L'ARCHIROI. - Merci... merci !... vous pouvez, maintenant, vous retirer... (*Tous se retirent, sauf le ministre*)... Qu'est-ce que vous avez, mon ami ?... Vous paraissez soucieux - disons le mot ! - embêté...

LE MINISTRE. - Il est vrai, sire ! Je suis, en effet, très embêté...

L'ARCHIROI. - Ah ! ah !... Il y a quelque chose qui ne va pas ?... Peines de coeur ?... Gaffes diplomatiques ?... Besoin de galette ?

LE MINISTRE. - Non, sire... ce n'est pas ça !... Il me semble que j'ai oublié quelque chose... Il a manqué quelque chose à la fête !

L'ARCHIROI. - Quoi ?

LE MINISTRE. - Voilà précisément ce qui m'ennuie... Je n'en sais rien. J'ai beau chercher, je ne trouve pas.

L'ARCHIROI, *à part*. - Un peu gâteaux... mais si fidèle...

LE MINISTRE. - Enfin, il y a certainement quelque chose que j'ai oublié !...

L'ARCHIROI. - Qu'importe ?... Puisque je suis content ?...

LE MINISTRE. - Qu'est-ce que cela peut être ?... Voyons...

L'ARCHIROI. - Un arc de triomphe ?

LE MINISTRE. - Oh ! non.

L'ARCHIROI. - Un placet à me remettre ?

L'ARCHIROI. - Non.. non... non... Ce n'est pas dans cet ordre de choses.

L'ARCHIROI. - Une décoration de mes ordres ?

LE MINISTRE. - Pas davantage !

L'ARCHIROI. - Alors je donne ma langue aux chiens... Je vous donne ma langue, mon cher ministre.

LE MINISTRE, *il se frappe le front*. - Ah !...

L'ARCHIROI. - Quoi ?

LE MINISTRE. - C'est trop fort !...

L'ARCHIROI. - Quoi ?... Quoi ?... Quoi ?...

LE MINISTRE. - J'ai trouvé...

L'ARCHIROI. - Parlez !...

LE MINISTRE. - Eh bien, sire, j'ai oublié... l'attentat (5)!

L'ARCHIROI. - Tiens !... ah ! par exemple !... Et moi aussi... C'est fâcheux !... Que dira

l'Europe ?

LE MINISTRE. - Et c'est d'autant plus étonnant, que j'avais d'abord assigné à l'attentat un crédit de douze francs cinquante (6) !

L'ARCHIROI, *rêveur*. - Très fâcheux !...Voilà la première fois qu'une fête pareille se sera passée sans attentat !

LE MINISTRE. - Pardonnez-moi, sire.

L'ARCHIROI. - Je vous pardonne... Mais ne recommencez plus. Et faites tout de même déposer un registre chez le concierge.

LE MINISTRE. - Vive l'archiroi !

(*Rideau*)

Jean Salt

Le Journal, 17 juillet 1897

NOTES

1. Le titre rappelle la célèbre chanson de Paulus sur la revue du 14 juillet 1886, qui fit beaucoup pour la popularité du général Boulanger.

2. Cette fantaisie démystificatrice des petites cours allemandes se situe dans la lignée de Voltaire, dans le premier chapitre de *Candide*, et de Meilhac et Halévy, dans *La Grande-Duchesse de Gerolstein*, opéra-bouffe qui avait beaucoup fait rire le jeune Mirbeau en 1867 (cf. ses *Lettres à Alfred Bausard*, Éd. du Limon, 1989).

3. Mirbeau a souvent ironisé sur le compte de "*la vieille sale*" du quai Conti, où quarante vieillards ont de l'esprit comme quatre...

4. Nombre de souverains et de princes de sang avaient été et devaient être victimes d'attentats, en Russie, (notamment Alexandre II), en Italie, en Autriche etc. Le shah de Perse, Nasir Al-Din, a été assassiné le 30 avril 1896 ; l'impératrice Elisabeth d'Autriche le sera le 10 septembre 1898, à Genève, et le roi Alexandre Ier de Serbie le 10 juin 1903. Quant à la reine d'Espagne, Marie-Christine de Habsbourg, elle se heurtait à une très vive opposition populaire.

5. Lors de l'attentat meurtrier commis par le jeune Émile Henry à l'hôtel Terminus, le 12 février 1894, Mirbeau s'était déjà demandé s'il n'avait pas été organisé par des agents provocateurs afin de discréditer le mouvement anarchiste. Cf. ses *Combats politiques*, p. 142 : "*Un ennemi mortel de l'anarchie n'eût pas mieux agi que cet Émile Henry, lorsqu'il lança son inexplicable bombe (...) L'ineptie de cet acte est telle que beaucoup de gens soupçonnèrent en lui, au premier moment, une ingérence policière.*"

6. Soit 250 francs d'aujourd'hui...

VII

Les Petites rencontres

Un jour, allant chez mon dentiste, dans la rue, je rencontrai ce brave X... que je n'avais pas vu depuis longtemps :

- Ah ! te voilà !... s'écria-t-il. Ca n'est pas malheureux ! On ne te voit jamais ! Et où vas-tu ainsi ?

- Chez mon dentiste.

- Alors, tu souffres des dents ?

- Probable.

- Et tu vas chez ton dentiste ?... C'est idiot !

- Pourquoi est-ce idiot ? Où veux-tu que j'aille ? Chez le fourreur ?

- T'es bête !...

Il me prit le bras.

- Va donc chez le mien... J'ai un dentiste épatant... Davier... Eugène Davier... 102 avenue de l'Opéra, au cinquième !... Tu m'en diras des nouvelles !... Pas chic... pas Américain (1)... pas esbrouffeur !... Deux cinquante la séance !... Et une science... une adresse... un tour de patte !... C'est le meilleur dentiste de Paris... c'est même le seul !...

- Merci !... Mais je suis content du mien.

- Le tien ? Allons donc !... Puisque je te dis que le mien est le meilleur... Es-tu drôle ?... J'avais des dents friables comme de la craie... elles s'écrasaient jusque sur de la crème à la vanille...

Eh bien, il m'a refait une bouche, ce bougre-là... une bouche en fer et capable de mâcher, même une phrase de Mossieur Cornély (2) !... Du reste, tiens !... Regarde...

Il ouvrit toute grande la bouche et me montra un abîme, horrible et tout noir, bordé de chicots jaunâtres, verdâtres, bleuâtres, violâtres... Et après l'avoir refermée :

- Tu vois... pas d'erreur... un type épatant... va donc chez lui, animal... de ma part...

- Pas aujourd'hui... Plus tard... Je verrai...

- À ton aise, mon vieux !

Et, haussant les épaules, il me quitta, un peu vexé.

* * *

Je sortis de chez mon dentiste soulagé, délivré de mon mal. Et j'arpentais les boulevards, heureux de vivre, m'intéressant, comme à un spectacle nouveau, à toutes ces vieilles choses et à toutes ces vieilles gens, quand, tout à coup, je me rappelai que je devais passer chez mon avoué. Dans la rue de Richelieu (3) je me heurtai à ce bon Y...

- Ah ! c'est toi ! cria-t-il joyeusement. Depuis ce temps ! Ca va bien ?

- Très bien.

- Et tu vas ?

- Chez mon avoué.

- Tu as donc des procès ?

- Hélas !

- Tu as des procès et tu vas chez ton avoué ?... C'est absurde... c'est fou !

- Où veux-tu que j'aille ?... chez le doreur ?

- Tu es moule !...

Comme avait fait le brave X..., ce bon Y... me prit le bras amicalement, et rieur :

- Va donc chez le mien, d'avoué... Stellion... Joseph Stellion... 806 rue Guénégaud. Pas chic, mon avoué, tu sais... pas mondain, pas sportsman !... Il n'est pas abonné à l'Opéra... il n'a point de yacht... point d'automobile... point de chasses dans la forêt de Saint-Germain... point de galeries de tableaux !... Non... C'est un tout petit avoué, et qui commence... Mais retors en diable, tenace, consciencieux, travailleur... le Code en personne, le Code lui-même !... C'est le meilleur avoué de Paris... et je vais te dire...

Avec prudence et admiration, il me glissa tout bas dans l'oreille...

- Il a épousé la fille de la maîtresse du premier président Z... Alors, tu comprends !... mais chut !... Laisse donc là ton avoué, et va chez le mien... Ainsi, moi, l'année dernière... tu sais ? mon procès ?...

- Ton procès ?...

- Eh oui... mon procès, que diable !...

- Mais tu l'as perdu, ton procès, si je me souviens bien !

- Je l'ai perdu, je l'ai perdu !... Qu'est-ce que tu me chantes là ?... Non, je ne l'ai pas perdu...

Je ne l'ai pas gagné... Voilà tout ! C'est bien différent !...

- Nous verrons... Nous verrons.

* * *

Et comme, mes affaires terminées, je rentrais, flânant, je sentis, derrière moi, une main qui se posait sur mon épaule... Je me retournai... C'était cet excellent M...

- Qu'est-ce que tu fais par ici ?

- Mais je rentre.

- Où... Eh bien, moi, je reviens de chez mon relieur...

- Ah !...

- Ah !... Et, tu sais, je te le recommande... Il faut absolument que tu ailles chez lui... Bradel... rappelle-toi... Veux-tu que je te l'écrive ?... Gustave Bradel... 9 rue du Four... Vas-y de ma part... Exige mes prix... D'ailleurs, je lui parlerai... C'est merveilleux !... Des maroquins pleins, figure-toi, à trois francs !... Et soignés ! Et ses fers, des bijoux... et ses papiers de garde, un rêve... Ah ! non, tu sais, les grands relieurs... j'en ai soupé (4)... C'est de la blague, du snobisme, de la pose ! Le mien... Gustave Bradel, rappelle-toi ... Bradel !... Le mien, à la bonne heure !... C'est le meilleur de Paris... et de beaucoup le plus artiste... et pour rien, mon cher, pour rien !... Est-ce dit ?

- Peut-être ! Au revoir ! au revoir !

* * *

Je réintérai enfin ma maison, après avoir rencontré sur ma route toute sorte d'amis, lesquels m'avaient recommandé, chacun, son médecin, son tailleur, son coiffeur, son photographe, comme étant de tous les photographes, de tous les coiffeurs, de tous les tailleurs, de tous les médecins, le meilleur, l'unique. Et, en réfléchissant à toutes ces rencontres successives, j'éprouvai un peu de mélancolie (5), parce que, dans la vie, dans toute la vie, il n'y a jamais que nous-mêmes, et qu'en recommandant des êtres et des choses, c'est nous que nous recommandons, nos goûts, nos passions, nos manies et nos vices...

Jean Salt

Le Journal, 31 juillet 1897

NOTES

1. Plusieurs dentistes fort recherchés à Paris étaient américains, notamment le Dr. Thomas Evans. Mirbeau eut lui-même affaire à un dentiste américain, qualifié de "*tortionnaire*", qui s'est livré sur lui à un "*véritable massacre*" en juillet 1886 (cf. sa lettre à Paul Hervieu du 21 juillet 1886, dans le t. II de sa *Correspondance générale*).
2. Jean-Joseph Cornély, né en 1845, journaliste monarchiste, jadis directeur du *Clairon*, éditorialiste du *Gaulois*, où Mirbeau l'a bien connu et prétend l'avoir servi. Curieusement, il sera dreyfusard et passera alors au *Figaro*.
3. C'est au 100 de la rue de Richelieu qu'étaient situés les bureaux du *Journal* où Mirbeau devait se rendre fréquemment.
4. Mirbeau, qui était bibliophile, a fait relier un grand nombre des volumes de sa précieuse bibliothèque par "*les grands relieurs*", notamment Paul Vié et Marius Michel.
5. La "*mélancolie*" est le sentiment qu'inspire d'ordinaire à Mirbeau le spectacle de l'universelle vanité. L'envers en est le ricanement.

BANQUETS

On a fêté l'autre soir, dans un intime banquet, cet abrégatif écrivain, ce penseur si lent, qui se pseudonomme : Jean Dolent. Il paraît que Jean Dolent, plus connu à Belleville qu'à la ville, venait de publier un livre : *Monstres* (1), qui est, ainsi que l'indique son titre, un phénomène de littérature et d'art. Je dis : il paraît, car Jean Dolent n'aime pas que l'on sache qu'il publie des livres : par un sentiment de modestie rare, il aime seulement qu'on lui offre de discrets banquets en l'honneur de ses livres : quatre francs, le vin et M. Charles Morice (2) compris.

Comme je n'étais pas invité à cette fête, j'ai voulu, quand même, organiser un petit banquet idéal en l'honneur de ce curieux et unique Jean Dolent, qui se plaint que la rue Fessart dépare un peu la poésie des rues de Belleville. Et je me suis attablé autour de son livre.

Régal !

Ce livre, terriblement intitulé : *Monstres*, ne l'oublions pas, on dirait un petit carnet, où seraient notées, au crayon, et quelquefois par de simples signes mnémotechniques, les commissions chez le boucher, le fruitier, l'épicier, de quelque bonne ménagère qui n'a pas de temps à perdre dans des phrases.

Oyez plutôt ces citations, prises au chapitre douzième : *le Mur*.

Air : les Ongles noirs d'une rousse

RÉCIT DE VOYAGE

Sous les basques.

J'ai peur de toi, de moi...

Emprunter Strindberg (3).

Un enlacement : des bras, des seins...

Je suis un monsieur qui n'aime pas les confitures.

Des noms d'écrivains :

Fénéon - Bernard Lazare - Mirbeau (4)

NOTATION

ao...aoa...aoa... ooa...a...

PORTRAITS DE FEMMES

Plusieurs, dont quelques unes.

DESSIN

Un, plus une.

Lire Poictevin (5).

Hermann-Paul, Jeannot, Steinlen, Jossot (6).

Paphos, pathos.
Périphrase, paraphrase, antiphrase, l'art !
Spirituel.
Une absinthe avec un petit glaçon.
Et je vais à d'autres chapitres. Ici je lis :

DANS MA RUE

Jeune homme. - Allo !
Jeune fille. -
Jeune homme. - Allo ! Allo !
Jeune fille. - Allo !

Un. - Vous allez être enlevée...
Une. - Enlevée ?... Par le vent ?...
Un. - Oui, par le vent.
Une. - Il voudra bien attendre mes quinze ans, monsieur le vent.
Un ouvrier jeune sort de la fabrique, ébloui, pâle, suant, riant, jurant...

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'on a offert un banquet à M. Jean Dolent !

* * *

Aujourd'hui, tout commence et tout finit par des banquets. C'est le corollaire indispensable du volume qui vient de paraître ou qui doit bientôt paraître, du volume qu'on annonce toujours et qui ne paraîtra jamais. Pas de décorations, non plus, sans banquets. Coutumes délicates et grâce auxquelles le bénéficiaire peut s'imaginer, pendant toute une soirée, qu'il goûte à la gloire, fruit rare et savoureux. C'est même la chose à quoi il puisse réellement goûter, en ces banquets où les fraternités éphémères et bavardes remplacent le plus souvent les nourritures absentes.

Vous souvenez-vous du banquet offert à M. Moréas (7), à propos de cet événement : *Le Pèlerin passionné*, qui ne s'était pas produit depuis Shakespeare ?

Que c'est lointain, déjà !

Hélas ! ce banquet fut le commencement de M. Moréas, et ce fut sa fin aussi. Je revois encore cette longue table autour de laquelle étaient assis tant d'écrivains venus de tous les points de la littérature. Il y avait là Anatole France, Catulle Mendès, Maurice Barrès, Octave Mirbeau (6), Robert de Bonnières, et ce terrible Jules Huret qui, déjà, en son âme ténébreuse, tissait la toile de l'enquête littéraire où, plus tard, devaient venir se prendre si maladroitement. tant de mouches et tant de moucherons (8)

Que faisaient là ces personnalités diverses ? Et qu'y faisait aussi l'omniprésent et l'ubiquiste Clovis Hugues (9), dont l'enthousiasme poétique agitait la crinière et qui sans doute eût laissé tomber bien des cheveux dans le potage, s'il y avait eu du potage à ce banquet. Mais il n'y avait pas de potage, il n'y avait pas de saumon, non plus ; il n'y avait ni boeuf madère, ni veau froid, ni rien de rien. Il n'y avait que des poètes - menu suffisant, en somme, puisqu'il est convenu que les poètes, gens irritables et peu gourmets, ont l'habitude de se manger entre eux. Évoquerai-je aussi le smoking de M. Viélé-Griffin qui fut, avec la redingote de M. Henri de Régnier, et la cravate de M. Roinard (10), l'élégance de cette réunion, où tant de mises négligées témoignèrent de tant de vers libres, et où l'on but du symbole *extra dry* dans la coupe de M. Stéphane Mallarmé ?

Le banquet terminé, les toasts annonciateurs d'immortalité éteints, ce fut fini de M. Moréas. Le lendemain, M. Moréas était enterré, définitivement, et jamais plus on n'entendit parler de lui. On le revoit quelquefois, à des obsèques notoires, triste, découronné, et plus mort que les morts qu'il accompagne.

Et M. du Plessys est sans voix ; Raymond de la Tailhède sans mystère (11).

Quant au smoking de M. Viélé-Griffin, il batifole parmi d'autres banquets, et la redingote de

M. H. de Régnier prend, peu à peu, la coupe et le ton de l'habit académique...
Tout cela n'est pas gai...

Jean Salt (12)
Le Journal, 5 décembre 1896

NOTES

1. *Monstres* est un petit volume qui vient de paraître chez Lemerre. Dolent y évoque son quartier de Belleville et a choisi pour personnage un sculpteur autout duquel gravitent nombre de personnages réels - dont lui-même. Il juxtapose des bribes de dialogues et des notes lapidaires.

2. Charles Morice fait partie des fréquentations de Chantonelle, et Dolent reproduit quelques uns de ses propos, tenus dans une brasserie de Belleville.

3. Mirbeau n'appréciait pas August Strindberg. Cf. *supra* l'article du 19 mars 1895.

4. Félix Fénéon et Bernard Lazare étaient des amis de Mirbeau et anarchistes comme lui. Toutes les citations de ce passage sont véridiques, et se retrouvent aux chapitres X et XII de *Monstres*, à une nuance près : le "monsieur" - en l'occurrence le sculpteur de Belleville Chantonelle - aime les confitures ! Il s'agit d'inscriptions que le sculpteur grave sur les murs de son atelier.

5. Francis Poictevin (1854-1904), auteur d'*Heures* (1892) et d'*Ombres* (1894), ami de Huysmans, de Mallarmé et d'Edmond de Goncourt, qui le jugeait complètement fou.

6. Hermann-Paul (1864-1940), Théophile-Alexandre Steinlen (1859-1923) et Gustave-Henri Jossot (1866-1924) sont des dessinateurs anarchisants, anticléricaux et antimilitaristes, appréciés par Mirbeau ; ils seront évidemment dreyfusards. Georges Jeannot (1848-1934), ancien officier, est un peintre de paysages et de batailles, lié aux impressionnistes et aux naturalistes ; il illustrera en 1901 *Le Calvaire*. Mirbeau avait de l'estime pour son talent.

7. Le banquet offert à Jean Moréas, présidé par Stéphane Mallarmé, a eu lieu le 2 février 1891 à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, à l'occasion de la publication du *Pèlerin passionné*, recueil poétique où Moréas (1856-1910) renouait avec l'inspiration des poètes de la Pléiade et prétendait fonder "l'école romane". Moréas en a adressé un exemplaire dédié à Mirbeau, qui, sur la page de garde, a rédigé une note d'une vingtaine de lignes, rappelant les suites fâcheuses que cette cérémonie eut sur le caractère du poète (signalé par le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, 1919, t. I, p. 82).

8. Mirbeau a en effet assisté au banquet Moréas, et il en a donné les raisons à Claude Monet quelques jours plus tard : "*Quant à la petite fête symboliste, elle était en bien des parties ridicule. Mais vous pensez bien que je n'étais pas venu là pour M. Moréas, mais pour notre exquis ami, qui a, dans ces circonstances, une grâce ironique, vraiment supérieure*" (*Correspondance avec Monet*, Éd. du Lérot, 1990, p. 119). L'"*exquis ami*" n'est autre que Mallarmé, auquel Mirbeau, de son propre aveu, vouait "*un culte*".

9. Allusion à sa célèbre *Enquête sur l'évolution littéraire*.

10. Clovis Hugues (1851-1907), homme politique provençal - il a été député socialiste de Marseille, de 1881 à 1889, puis de Paris, à partir de 1893 - et poète bilingue, auteur notamment de : *Les Soirs de bataille* (1882), *Les Évocations* (1885), *La Chanson de Jeanne d'Arc* (1900).

11. Napoléon Roinard (1856-1930), poète symboliste, auteur de *Nos plaies* (1886) et de *Cantique des cantiques* (1891).

12. Maurice du Plessys (1864-1924) et Raymond de La Tailhède, né en 1868, étaient deux poètes de "l'école romane", amis de Moréas, qui, dans l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, les citait en premier parmi ceux qui "*entr[ai]ent dans [ses] vues*" (éd. Thot, 1982, p. 93).. Ils ont été fort peu productifs.

13. Pseudonyme utilisé par Mirbeau dans sept des articles donnés au *Journal* en 1896-1897. Voir l'article de Pierre Michel, "Mirbeau et Jean Salt", dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996.

LE POÈTE ET LA SOURCE

M. Viélé-Griffin chevauchait Yeldis (1) - ainsi nommait-il sa bicyclette. C'était un matin, par un soleil pâle qui dorait la brume des prairies, à peine. Et des châteaux blonds et des villes blanches, s'étageaient, au loin, parmi les aubes, sur les coteaux. Après avoir longtemps pédalé, tout à coup, il vit une source, creusée comme une niche d'ombre, dans le haut talus de la route. Sous une retombée de pervenches indolentes et de molles clématites, elle était, cette source, une source très pure, que des mousses bordaient d'un épais tapis de velours vert, curieusement frangé de fougères naines et de minuscules saxiphrages. De courtes algues en couvraient les parois de leurs broderies agiles et bronzées. Du sable d'or tremblait au fond. Et c'était très profond.

- Ah ! dit le jeune maître, je ne suis pas fâché de voir une source et de causer un peu avec elle, par ce gai matin d'avril... Après tout, il n'y a pas que Henri de Régner qui sache parler aux sources (2) !

Prestement, il désenfourcha Yeldis, l'accota contre un arbre, et il vint s'asseoir près de la source, le cœur gonflé de poésies et de chansons.

Mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il était triste, et tout était triste autour de lui. Et c'était incroyable que lui, la source et toute la nature fussent tristes de cette soudaine et simultanée tristesse. Cela n'avait pas de sens. N'était-il pas le poète de la joie, et des aurores, et des vendanges, et des palais blonds, et des porchers sous les porches, et des vierges pâles qui dansent sur le fond passionné des antiques forêts, en agitant des écharpes roses, au son des violes ? Et il se disait :

- Je ne suis pas dupe de ma tristesse, et j'en sais la cause. Elle est claire et profonde comme ton eau, ô source près de qui je suis venu !... Depuis que l'on m'a décoré je ne fais plus, je ne veux plus faire de vers... (3) L'inspiration, en moi, s'est tarie, tandis que celle de mon ami Henri de

Régnier, grossie par de salutaires affluents, coule, coule, coule toujours... Non seulement elle coule, mais elle déborde... Ce n'est plus une inspiration, c'est une inondation... (4) Elle me noie, je suis noyé par elle... Jadis, Régnier et moi, nous étions les deux frères Lionnet (5) de la poésie symboliste... Qui célébrait l'un célébrait l'autre... Jamais il ne fût venu à l'idée de personne de nous séparer dans les éloges comme dans les éreintements... Et, tous les deux, nous marchions vers la même immortalité... Maintenant, la membrane qui liait nos esprits jumeaux et nos jumelles gloires est rompue !... Encore un coup, sans doute, de ce terrible Jose-Maria de Heredia !... (6) Régnier est parti à droite, vers la renommée, les honneurs, les académies... (7) Moi, je vais à gauche, dans les ténèbres, je vais sans savoir où je vais... Ah ! si j'avais des ancêtres comme Régnier !... (8) Il est facile, parbleu, d'avoir de l'inspiration, quand on a tant d'ancêtres... d'antiques portraits de familles et des vieux seigneurs vêtus de brocart, et des vieux guerriers sanglés de cuir fauve, et des [...] robes à traîne, et des manteaux fourrés d'hermine, et des rouets mélancoliques,

Et l'écu losangé des vieilles demoiselles.

Moi, je n'ai pas d'ancêtres, étant américain... Dans ma famille, nul chevalier ne dort dans la neige... pas une de mes aïeules ne s'appela Hermengarde, ni Hertulie... Et je n'ai pas de jardins, de bassins et de buccins, ni de cygnes (9), ni de paons qui glissent et se pavent sur le canevas usé des vieilles tapisseries... Je n'ai que les aurores et les crépuscules, les moissons et les vendanges, et les lunes sur les prairies, et les vieux porchers sous les porches, et les palais blonds, et les écharpes des vierges pâles... Tout cela est bien court... et je suis bien malheureux !

Alors, sous les pervenches et sous les clématites, la source, d'une voix très douce, murmura (10) :

- Pourquoi te parler ainsi à toi-même et t'irriter sans raison ? Je suis bonne et consolatrice, et je sais les mots qui apaisent. Parle-moi en vers... et je te répondrai en vers, pareillement.

- Mais je ne sais plus de vers ! gémit douloureusement M. Viélé-Griffin.

- Essaie !

Le jeune maître (11) sentit une fraîcheur descendre dans son âme. Il désigna Yeldis, qui dormait contre l'arbre, et il chanta :

LE POÈTE

O source !

Je suis Viélé-Griffin, et voici Yeldis.

Tu nous as reconnus tous les deux... Regarde-nous.

Elle dort, au port très lasse, et je suis sur la route ;

Et nous allons vers les Atlantides et vers les Ys,

Viélé-Griffin, sur Yeldis,

Avec des lys, avec des lys. (12)

LA SOURCE

Écoute-moi,

Je suis la source de fraîcheur et d'espérance

Que depuis si longtemps tu cherchais sous les roses

Pâles des soirs et des matins.

Arrête-toi.

Les prés sont verts, le ciel est rose, les champs sont

Brun.

Tout est embrun et tout est brun.

Entends la cloche.

Et la route au loin est si blanche !

LE POÈTE

Je suis Viélé-Griffin, et voici Yeldis,

Et des gens courbés vont vers la ville

Là-bas,

*Qui se dore au matin ;
Vont vers la ville,
Par les chemins,
Porteurs de pommes de terre
Et de betteraves
Et de petits pois
Qu'ils vendront très cher aux bourgeois.*

LA SOURCE

*Et dans la forêt mauve où le Rêve s'enchanté (13)
Le hibou pleure, le hibou chante
Comme un remords.*

LE POÈTE

*Remords de nos âmes dépareillées,
De nos années décolorées,
De nos vertus désemparées,
Appareillons, appareillons
Vers les ailleurs et les là-bas,
Les au-dessus, les par-delà,
Les par-dessus, les au-delà,
Et les Eurythmiques, de-ci, de-là,
Gonfle ta voile
Et vers les paradis de jadis,
Viélé-Griffin sur Yeldis,
Avec des lys, avec des lys,
Appareillons.*

Il se tut. Puis, se levant, étrange, passionné, mais toujours eurythmique (14), il se précipita dans la source, dont l'eau rejaillit sur les indolentes pervenches et les molles clématites, qui, jusqu'au soir, pleurèrent, pleurèrent...

Jean Salt

Le Journal, 2 février 1897

NOTES

1. Sur *La Chevauchée de Yeldis*, voir *infra* "Le Chef-d'oeuvre".
2. Allusion à *Aréthuse* (1895) d'Henri de Régner (1864-1936), qui marquait un retour du poète au néo-classicisme.
3. Mirbeau a toujours été allergique à ces déshonorantes breloques que sont les prétendues "décorations", qui ne peuvent qu'avilir ceux qui les acceptent. Quatre jours après la parution de l'article, *Le Journal* va annoncer que de Régner est à son tour "décoré" de la croix de la Légion dite "d'honneur".
4. Régner était très prolifique : neuf volumes de poèmes et de contes ont paru entre 1890 et 1897 !
5. Anatole et Hippolyte Lionnet (1832-1896), frères jumeaux, étaient des chanteurs de fantaisie. Viélé-Griffin et de Régner ont dirigé de conserve une revue symboliste et anarchisante, les *Entretiens politiques et littéraires*.
6. José-Maria de Heredia était le beau-père d'Henri de Régner, qui a épousé sa fille Marie - la future Gérard d'Houville - le 15 octobre 1895.
7. Les mauvaises langues accusaient Régner de n'avoir épousé Marie de Heredia que pour s'ouvrir le chemin de l'Académie grâce à l'entregent de son beau-père.
8. De Régner était noble et descendait d'une vieille famille.
9. Sous le titre *Les Cygnes*, Viélé-Griffin a publié deux recueils de poèmes, l'un en 1887, l'autre en 1893, chez Vanier.

10. Mirbeau a eu souvent recours à la prosopopée, faisant, notamment, parler la nature dans les *Lettres de ma chaumière* (1885), *Dans la vieille rue* (1885) et *Le Calvaire* (1886).

11. Jadis, c'était Maupassant que Mirbeau qualifiait ironiquement de "*jeune maître*".

12. Les lys à "*l'obscène candeur*", selon Mirbeau, étaient emblématiques des peintres préraphaélites et avaient le don d'exaspérer le polémiste. Voir en particulier ses deux articles du *Journal*, "Des lys ! des lys !" (7 avril 1895) et "Toujours des lys" (28 avril 1895). Le premier se terminait par cette exclamation qui en a choqué plus d'un : "*Des lys !... des lys !... de la m....!*" (*Combats esthétiques*, Séguier, 1993, t. I, p. 380).

13. Mirbeau a déjà utilisé une formule similaire à propos de Monet, dans son article du 22 juin 1889 : "...*le rêve, avec ses chaudes haleines d'amour et ses spasmes de joie, bzat de l'aile, chante et s'enchant*" (*Combats esthétiques*, t. I, p. 380).

14. Allusion à la fluidité des vers libres de Vielé-Griffin, toujours à la recherche d'un rythme parfaitement adapté à la pensée - ce dont se gausse Mirbeau, qui ne trouve aucune pensée dans *La Chevauchée de Yeldis*.